

## Dans la clameur des coups

Christiane Lahaie

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (1997). Dans la clameur des coups. *Moebius*, (73), 27–32.

CHRISTIANE LAHAIE

*Dans la clameur des coups*

Vous donnez naissance à un silence. Vous le nourrissez, vous le regardez grandir, heureux de ses progrès, de ses ressemblances avec vous. Puis le silence tombe malade. Il se languit, végète, dépérit, agonise. Bientôt, il meurt. Alors le bruit est trop infernal pour qu'on entende vos pleurs.

Luc Lecompte, *Inventaire*

J'ai attendu que tu t'endormes pour me lever. J'ai guetté ta poitrine jusqu'à ce qu'elle batte la mesure de cette lente marche vers le sommeil que tu entreprends tous les soirs. Il fallait que je perçoive ton souffle sonore et lancinant, ta respiration de roi. Tu t'enfonces dans la suie ouateuse de tes nuits, satisfait des gifles que tu distribues à tout ce qui bouge. Le chat. Moi.

C'est à cause de cette manie que tu as de tout me reprocher que je préfère cette trêve, cette heure suave où tu déposes les armes, où tu fermes les yeux, quand tu éteins ce regard qui me traque, qui me broie les os et m'écorche. Tu me soupçonnes toujours de haute trahison, de reluquer quelqu'un ou de penser à autre chose qu'à ce bonheur que tu me promets et qui ne vient pas.

En ce moment, à trois heures du matin, il n'y a que moi, que cette voix étrange qui parvient à se faufiler entre les meubles, parmi les lierres et les philodendrons, et dont les ondes, trop courtes, se heurtent encore et encore aux parois de ta feinte indifférence. Je suis désolée de te l'apprendre au milieu de tout ce silence. Je crois que j'ai commencé à te haïr.

Quand tu es là, que tu rentres du travail, un travail que tu n'aimes pas car tu n'aimes pas travailler, tu marches du talon. Fort. Tu frappes dans tes mains pour éloigner le chat, pour bien lui montrer qui est

le maître, pour ne pas que j'oublie quel vaillant despote tu es. Tout ce bruit, cette rumeur incessante tonnent comme des canons à mes oreilles. Tu te dis que tu enjambes des montagnes, que tu provoques les marées. Que pour cela, il faut bien tout remuer. Tu es le géant qui fait trembler le sol, qui fait fuir les faibles, les pauvres, les démunis, et même les autres. Ceux qui pourraient te défier, mais que tu évites parce qu'au fond, tu as peur d'eux.

Quand l'orage vient, dans la clameur des coups, dans la symphonie baroque et assourdissante de tes colères d'enfant, je me liquéfie comme une aquarelle, et j'attends. Parfois, le paysage prend des teintes de violet, de bleu et de pourpre; d'autres fois, il n'y a que le vent qui souffle dans ma tête, qui maquille les marques, qui ensevelit la mémoire. Mes tempes racontent le tic-tac des montres folles; j'avance, perdue, sur des chemins éradiqués. Tu effaces toute trace de mes pas sous les tiens. Toi, au moins, tu sais de quoi tu parles.

J'ai encore pour moi cette phrase, dans ce petit fauteuil un peu dur. Quand je m'y enfonce, que je me confonds avec le décor, je vois les branches défoliées d'un chêne à travers l'immense fenêtre du salon. De ton salon. Du haut de mon refuge, je me sens prête au combat. Je suis de toutes les causes et ma valise, bouclée, est judicieusement dissimulée dans le placard du hall. L'autre fois, j'ai bien eu le courage de sortir, à moitié nue, en plein hiver. Mais je l'avais oubliée. Alors je suis revenue.

Dedans, il y a de quoi tenir toute une vie au fond d'un cratère. Il y a de quoi manger, de quoi boire, quelques mouchoirs et du papier. Beaucoup de papier.

Je n'en aurai jamais assez, cependant, pour raconter ce qu'il en coûte d'habiter à côté d'un volcan actif et sournois, près de ce qui peut exploser à tout instant. À proximité d'un gouffre dont la rage peut vous remonter au visage n'importe quand. J'ai appris à vivre avec une menace permanente. Je suis une amante de Damoclès. Sur la ligne de front, entre la cuisine et la chambre. Ta chambre. Je suis seule. Je n'ai pas de sœur de sang.

Ce midi, tu as piétiné la queue du chat. Il n'a pas bronché. Puis il a couru se cacher sous le lit. Il a compris qu'il ne sert à rien de réagir. Il faut attendre. Patiemment. Se terrer dans le mutisme. S'abandonner au silence. Il sait, lui aussi, qu'il faut fermer ses écluses. Que c'est ce que tu cherches. Blesser. Punir. Nous ne savons pas pourquoi, ni de quoi. Mais nous plaignons coupable. Tu ne nous laisseras jamais le choix, de toute façon. Tu es juge et partie dans ta propre cause. Tu tiens la clé et tu aimes l'ombre des barreaux sur nos visages ; tu as l'impression de nous découper en petits morceaux. À cette heure, nous en sommes à les recoller, le chat et moi. Et tu dors, loin là-bas, dans ta chambre.

Si tu avais un château, tu n'en occuperais que les donjons. Tu y enfermerais ceux que tu aimes, pour épier le moindre de leurs gestes, pour rattraper le plus petit écho d'un pas furtif. Tu empêcherais tous les princes d'entrer. Il y aurait tant de sales bêtes dans les douves qu'après quelques mois, tout le monde nous aurait oubliés et tu serais content. Mais tu n'en as pas les moyens. Et puis, tes mains ne savent pas bâtir ni modeler. Elles brisent tout ; elles cassent tout. Et quand cela ne suffit pas, tu donnes des coups de pied. Dors. Ne va surtout pas t'éveiller maintenant. Parce que je pleure. Et je sais que mes larmes sont tes trophées.

J'écoute, étonnée, le son étrange et magnifique de mes sanglots. Je ne les reconnais pas. Et pourtant, ce sont bien les miens. J'ai les mains mouillées et blanches, comme les glaciers qui fondent trop vite. Je m'arrête. Tout de suite. Tu pourrais entendre ce cri de haine qui envahit ma gorge. Tu pourrais avoir envie de mater la rébellion. Tu as, derrière toi, tout un bataillon d'excuses. Tes parents violents. Ce que tu n'as pas eu. Ce qu'on t'a enlevé. Tu possèdes les mots qui rongent, les phrases qui tuent. Tu aimes ton personnage, tu le berces, tu le bichonnes. Il sait si bien nous manipuler. Moi, et toutes celles qui m'ont précédée, avant et après le déluge. Avant ou après la faute.

Le chat s'est levé. Il s'étire. Il s'en va dans la cuisine, mettre le nez dans son plat. Souvent, tu lui

coupes les griffes ; tu l'empêches de se défendre contre toi. Il se laisse faire. Il est docile. Il a la sagesse des soumis. Il n'aime pas souffrir, lui. Il ne se contemple pas dans un miroir en se disant qu'il serait mieux ailleurs. Il ne peut pas aller ailleurs, et puis, ici, il n'y a rien à manger.

Mais moi, je crève. De faim. De ce froid que tu inocules dans mes veines. De honte, surtout. Il m'arrive même de me cracher au visage ; c'est un geste de mépris tellement commode. Tu t'en sers bien, toi aussi. Seulement sur moi, jamais sur toi-même. Ta salive, c'est comme l'urine. On en marque son territoire. On en inonde les terres ennemies pour étouffer les racines et faire périr les moissons. Tu sais ce que tu fais ; c'est ton instinct infallible qui dicte ta conduite. Moi, je n'ai plus d'instinct, ou si peu. Je ne suis plus douée pour l'obéissance, la justice, la loi. Je suis une bête civilisée qui se rue sur le téléphone quand il a le malheur de sonner, et qui prend soin de le remettre à sa place avant que tu reviennes. Sinon, c'est l'interrogatoire, le supplice. Et moi, je réponds. Toutes les fois, j'avoue mon crime.

Tu as remué dans le lit. Tu as soupiré. Mon cœur bat à m'en rompre les côtes. J'ai peur que tu allonges la main vers le vide que j'ai laissé dans tes draps. S'il fallait que tu t'en rendes compte, je ne me le pardonnerais pas. Puis rien. Maintenant, c'est moi qui soupire. Délivrée.

Je me lève. Je flotte jusqu'à ton portefeuille. Quelques dollars. Pas de quoi prendre un taxi. C'est toujours la même chose. Tu le fais exprès. Tant pis. J'ai déjà trouvé un meilleur moyen de t'échapper. Je crois encore pouvoir m'évader ; oui, je le crois. Il suffit que je déverrouille la porte, sans bruit. Que je la referme en prenant bien soin de ne pas me retourner vers le chat. Je ne peux l'emmener avec moi ; dès qu'on le traîne dehors, il se met à hurler. Tu l'as bien eu. Tu es le plus grand des dompteurs.

La céramique de l'escalier me lacère la plante des pieds. Je tiens ma petite valise collée contre ma poitrine. C'est mon bouclier d'airain ; rien ne peut plus m'atteindre. Ni toi ni ceux qui me jugent, qui disent que je l'ai bien mérité.

J'ai froid ; j'ai du mal à ne pas grelotter. Le vent siffle entre les branches du chêne ; j'en ai repéré la plus grosse. Dans ma petite valise, il doit bien me rester une corde. Je souris. Au matin, je serai vengée. Et tu n'auras plus rien à dire.

